

La question du despotisme oriental en France sous le règne du sultan Zeokinizul

The question of Oriental despotism in France under the reign of the Sultan Zeokinizul

Marc André Bernier

Number 65, Winter 2001

Figures de l'Orient

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008228ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008228ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernier, M. A. (2001). La question du despotisme oriental en France sous le règne du sultan Zeokinizul. *Tangence*, (65), 52–59.

<https://doi.org/10.7202/008228ar>

Article abstract

In 1746 there appeared a curious novel written at the outside limits of libertinism, both of manners and mind, and often attributed to Crébillon fils: *Les amours de Zeokinizul, Roi des Kofirans*. Beneath the Oriental personages, a system of anagrams clearly spells out *Louis Quinze* for Zeokinizul and *François* for Kofirans. As amusing as this may be, nevertheless the title presents an enigma which cannot be reduced to a simple play of words. By showing Louis XV under the personage of Zeokinizul, the book expresses the relation with the other in the very heart of the representation of the self, thus following a sort of rhetoric of parallel oratory which mingles Orient with Occident. Going against the notions usually illustrated by cultural studies, here the challenge is that of throwing light on an Oriental figure whose extreme complexity is drawn from the singular fashion in which eighteenth-century France attempted to reason about the exercise of power and to refine ideas of pleasure by imagining themselves behind the features of a fabulous Orient.

La question du despotisme oriental en France sous le règne du sultan Zeokinizul

Marc André Bernier,
Université du Québec à Trois-Rivières

La France fut-elle jamais un sultanat? La question pourra sembler vaine ou burlesque, car vers quelle histoire et vers quels historiens devrait-on se tourner pour retrouver le souvenir aujourd'hui perdu des règnes de Zeokitarezul le Grand ou encore de Zeokinizul, ce sultan dont le nom énigmatique figure dans le titre même de cet article? Pour débrouiller ce mystère, ce ne sont évidemment ni les annales du royaume de France ni la généalogie des Bourbons qu'il faudrait aller consulter, mais un répertoire des œuvres de fiction parues au cours des années 1740. Celui-ci signalerait alors l'existence d'un roman publié en 1746, écrit aux confins du libertinage de mœurs et d'esprit, souvent attribué à Crébillon fils et dont le seul titre éveille la curiosité: *Les Amours de Zeokinizul, Roi des Kofirans, Ouvrage traduit de l'Arabe du voyageur Krinelbol*¹. Sous une figure orientale, le système des anagrammes donne bien sûr à lire *Louis Quinze* [Louiz Kinze] pour Zeokinizul, *François* [Frankois] pour Kofirans et *Crébillon* [Krebillon] pour Krinelbol. Cet usage ingénieux de l'anagramme fait bientôt école: deux ans plus tard, le chevalier de La Beaumelle, auteur qui est surtout connu pour ses violentes polémiques avec Voltaire, publie dans la clandestinité un traité théologico-politique qui plaide en faveur de la tolérance à l'égard des protestants de France. Son titre? *L'Asiatique tolérant, traité à l'usage de Zeokinizul, roi des Kofirans, surnommé le chéri*².

Aussi plaisants soient-ils, ces deux titres comportent néanmoins une énigme qui, même si elle est fondée sur un procédé

-
1. Crébillon fils, *Les Amours de Zeokinizul, Roi des Kofirans, Ouvrage traduit de l'Arabe du voyageur Krinelbol*, Amsterdam, Aux dépens de Michel, 1746, in-12, 106 p.
 2. Laurent Angliviel de La Beaumelle, *L'Asiatique tolérant, traité à l'usage de Zeokinizul, roi des Kofirans, surnommé le chéri, ouvrage traduit de l'arabe du Voïageur Bekrinoll*, Amsterdam, M. M. Rey, 1748. Sur ce texte, voir, entre autres, Claude Lauriol, «*L'Asiatique tolérant ou le "Traité sur la tolérance" (1748)*», *Dix-huitième siècle*, Paris, n° 17, 1985, p. 75-82.

oratoire, ne se réduit pas pour autant à un simple jeu de mots. En faisant paraître Louis XV sous la figure d'un Zeokinizul ou d'un Asiatique tolérant, ces deux ouvrages expriment non seulement un goût volontiers rococo pour le masque et le travestissement : ils inscrivent encore le rapport à l'autre au cœur même de la représentation de soi, suivant en cela une sorte de rhétorique du parallèle oratoire où s'entremêlent Orient et Occident. De nos jours, il est vrai, on se plaît souvent à voir dans le couple que forment Orient et Occident deux pôles ou encore deux paradigmes dont les traits seraient déterminés par des rapports différentiels que s'applique ensuite à déconstruire la critique dite « post-coloniale » en mettant en évidence leurs présupposés. Au rebours de ces conceptions qu'illustrent le plus souvent les *cultural studies* et, notamment, l'ouvrage sans doute trop fameux d'Edward Saïd sur l'orientalisme³, je me propose de mettre en lumière une figure de l'Orient dont l'extrême complexité tient à la manière si singulière dont le XVIII^e siècle français chercha à raisonner sur l'exercice du pouvoir et à raffiner sur les plaisirs en s'imaginant sous les traits d'un Orient fabuleux.

Zeokinizul : pareille anagramme qui fait paraître le roi de France sous le voile d'un travestissement à l'orientale peut se lire tel un emblème de cet étrange amalgame entre Orient et Occident dont il faut d'abord signaler l'extrême plasticité. Qu'on en juge d'après quelques passages du roman de Crébillon fils où les différentes figures que prend l'Orient permettent d'entremêler confusément dans un même récit, éloge des plaisirs et célébration du luxe, critique de l'Église chrétienne et interrogation inquiète sur la nature despotique du pouvoir monarchique. Sous sa forme la plus convenue et la plus familière à la critique dix-huitiémiste actuelle, l'Orient, en effet, offre d'abord la commodité d'un masque sous lequel peuvent trouver à se dire critique de soi et persiflage des préjugés nationaux. À la fois prétexte et fondement d'une critique comparée des religions, l'Orient permet une mise à distance du christianisme, lequel devient alors une secte dont les chefs fanatiques ont inventé à plaisir des dogmes insensés destinés à favoriser leurs intérêts. L'habitude a rendu les Français

3. Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980. Voir également, sur un ton beaucoup plus nuancé, Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique de l'Est méditerranéen*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1988.

aveugles sur le caractère arbitraire de ces croyances particulières, et c'est précisément ce que le recours à l'Orient permet de rendre sensible, suivant en cela une technique déjà illustrée par Montesquieu dans les *Lettres persanes*⁴ et reprise par Crébillon au début de son roman, alors qu'il propose au lecteur ce tableau de l'histoire de France :

La Religion de Suesi [lire Jésus] que le cinquième de leurs Rois embrassa, loin d'abolir par ses maximes de pareils forfaits, n'a servi qu'à les autoriser par la malice des Faquirs, & des Imans, qui ont débité des impostures & des erreurs en si grand nombre, que [...] ce fut pour soutenir leurs superstitions, qu'on a vu ces peuples s'égorger l'un l'autre avec zèle, & massacrer plusieurs de leurs Rois⁵.

En même temps que ces diverses figures de l'Orient investissent la représentation du clergé catholique afin d'en servir la critique, le même procédé se trouve également sollicité pour à la fois construire et magnifier la voluptueuse image d'un luxe à l'oriental, comme le montre ce tableau des amours de Zeokinizul avec Liamil, sa maîtresse : Zeokinizul, lit-on,

choisit la maison d'un vieux Bassa du premier ordre pour jouir en paix & sans crainte d'être distrait, des plaisirs que l'Amour lui prodiguoit. Là tout ce que la délicatesse la plus raffinée peut inventer pour donner de nouvelles faces à la volupté, étoit employé avec profusion. Tout y respiroit l'Amour, & ses douceurs : tout s'y ressentait du bon goût de l'amante & de la magnificence de l'amant⁶.

Enfin, à l'occasion de ces « délicieuses parties de plaisir [...] célébrées en faveur de Bacchus & du Dieu de Cythere⁷ », le roi, non plus roi, se métamorphose en sultan. C'est ainsi qu'un courtisan invite la marquise de Pompadour, qui paraît sous l'anagramme de *Vorompdap* [Pompadour]⁸, à cesser de « rebuter le Sultan » pour mieux répondre aux voluptueux désirs de « ce Monarque⁹ ».

4. Voir, notamment, Jean Starobinski, « Exil, satire, tyrannie. *Les lettres persanes* », *Le remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1989, p. 91-121.

5. Crébillon fils, ouvr. cité, p. 10-11.

6. Crébillon fils, ouvr. cité, p. 40.

7. Crébillon fils, ouvr. cité, p. 46-47.

8. Crébillon fils, ouvr. cité, p. 81-82.

9. Crébillon fils, ouvr. cité, p. 81-82.

Sultan omnipotent, magnificence et profusion, parties de plaisir et dieu de Cythère : de telles images comportent, on s'en aperçoit, au moins deux dimensions. La première est celle où le roi et sa marquise s'offrent au regard du lecteur sous les traits voluptueux de souverains orientaux dont la magnificence renouvelle celle des dieux de l'ancien paganisme. À la même époque, c'est d'ailleurs ce que donne à voir la peinture, alors qu'un portraitiste tel Jean-Marc Nattier exécute tantôt un portrait de *Mademoiselle de Lambesc en Minerve*¹⁰, tantôt celui d'une *Mademoiselle de Clermont en sultane*¹¹. De la même manière, Carle Van Loo peint, en 1737, *un Grand Turc donnant un concert à sa maîtresse*, tableau « que la marquise de Pompadour plaça dans son château de Bellevue » et où l'une des sultanes paraissait sous sa figure¹². Sur ce premier versant, en somme, l'Orient investit la représentation de manière à construire une image de soi à laquelle la magnificence ottomane confère le même éclat que l'antique. Moins convenu et plus « piquant » en raison de sa « bizarrerie », ce nouveau parallèle n'offre pas, cependant, que l'avantage de la nouveauté sur les Anciens : il permet encore de reléguer pompe et grandeur héroïque à l'arrière-plan au profit des grâces et des voluptés, en parfait accord sur ce point avec le goût rococo pour les jouissances plus intimes du boudoir.

Pourtant, cette figure est sans cesse réversible, de sorte qu'il semble que l'on puisse passer fort aisément de la délicieuse magnificence d'un Louis XV à une seconde dimension de la même image : celle d'un Zeokinizul où la figure du roi se confond avec celle d'un despote oriental. Crébillon lui-même ne manque pas de tirer parti de cette réversibilité des images, comme le montrent par exemple les premières pages de son roman :

Le Royaume des Kofirans, écrit-il, est peut-être celui de l'Univers, dont les peuples seroient les plus heureux, si leurs Monarques, contens des privilèges & des droits qu'on leur accorda lors de leur institution, ne faisoient consister leur grandeur &

-
10. Jean-Marc Nattier, *Mademoiselle de Lambesc en Minerve*, Paris, Musée du Louvre, 1732.
 11. Jean-Marc Nattier, *Mademoiselle de Clermont en sultane*, Londres, The Wallace Collection, 1733.
 12. Françoise Bléchet, « Ex oriente lux », *Dix-huitième siècle*, Paris, Paris, n° 28 (*L'Orient*), 1996, p. 12. Ces représentations à l'orientale connurent une vogue européenne, comme en témoigne la mode du port du turban dans les portraits français (portrait du *Docteur Alphonse Leroy* exécuté par David en 1783) ou anglais (portraits de Pope et de Hume ou encore autoportrait de Hogarth).

leur puissance dans le poids des fers dont ils chargent leurs sujets [...] Mais ils travaillaient depuis plusieurs siècles à établir le pouvoir arbitraire, & les deux derniers [*Zeoteirizul* et *Zeokitare-zul*, c'est-à-dire Louis XIII et Louis XIV] sur tout ont frappé de grands coups pour arriver à cet injuste but¹³.

Sous les traits d'un sultan cherchant à établir un «pouvoir arbitraire», les *Amours de Zeokinizul* esquissent donc en même temps le portrait d'une monarchie en train de sombrer dans le despotisme. À cet égard, le texte prolonge à merveille le ton général qui règne dans le roman du XVIII^e siècle dès lors que la cour de France y paraît sous les couleurs de l'Orient, que l'on songe à l'imbécillité du sultan Schah-Baham dans le *Sopha* (1740) de Crébillon fils ou encore à la sottise présomption du sultan Mangogul dans les *Bijoux indiscrets* (1748) de Denis Diderot.

Mais même sur cette question précise du despotisme oriental, ce qui est mis en cause tient souvent bien moins à la représentation d'une altérité déraisonnable qui porterait en elle sa condamnation morale qu'à la mise en scène de son propre fanatisme dont l'Orient permet d'approfondir la critique sous une couleur d'emprunt. Du moins est-ce là la leçon que me semble comporter l'un des grands textes que le XVIII^e siècle a consacré à ce problème : il s'agit des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*¹⁴ de Nicolas-Antoine Boulanger (1722-1759), texte philosophique clandestin dont le Département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières conserve une fort belle copie manuscrite datant de la fin des années 1750. À la différence de Montesquieu, Boulanger considère que le despotisme oriental ne tire pas son origine du climat qui règne dans cette «plus belle partie du monde¹⁵», mais dérive plutôt des gouvernements théocratiques que se serait don-

13. Crébillon fils, ouvr. cité, p. 3.

14. Nicolas-Antoine Boulanger, *Recherches sur l'origine du despotisme oriental, ouvrage posthume de Mr. B.I.D.P.E.C.*, 1755; ms. conservé au Département de français de l'UQTR, c. 1760. On peut consulter une édition électronique de ce texte à l'adresse suivante : <http://www.vc.unipmn.it/~mori/e-texts/despo.htm>

15. Nicolas-Antoine Boulanger, ouvr. cité, p. 3; voir aussi p. 6: «On a encore été chercher la source du despotisme dans les dispositions naturelles que les peuples semblent avoir reçues de leurs climats [...] L'histoire nous montre l'Europe toujours brave et toujours jalouse de la liberté; elle nous fait voir au contraire l'Asie toujours esclave et efféminée; on en a conclu que c'étoit les climats qui faisoient les hommes libres ou les hommes esclaves; raisonnement qui me paroît extrême.»

nés l'humanité entière à la suite de ce qu'il appelle les «révolutions de la nature¹⁶». Ingénieur et géologue, Boulanger s'était intéressé aux fossiles marins retrouvés à l'intérieur des terres : cette découverte semblait accréditer l'hypothèse d'un déluge universel et, de ce fait, il conclut que la profonde impression de terreur produite par ce fléau sur l'humanité primitive était à l'origine de toutes les superstitions et de toutes les religions. En mêlant l'ambition politique à des cérémonies religieuses instituées pour retracer la mémoire du déluge, l'imposture des prêtres sut bientôt obtenir de la crédulité des peuples un pouvoir tyrannique et absolu sur toute l'étendue du globe. «Le regne du ciel les rendit maître du regne de la terre¹⁷», écrit Boulanger, et c'est de cette expérience primitive du pouvoir que découlèrent tous les abus subséquents. «Les romains, les grecs, les hebreux, les egiptiens, les chinois avoient tous conservé le souvenir des temps primitifs», poursuit Boulanger, et ces souvenirs forment «encore la base des misteres du christianisme¹⁸». Par conséquent, si «les anciennes idées Theocratiques [...] ne sont jamais eteintes¹⁹» en Orient, voici qu'en Occident, ces mêmes «usages theocratiques se conservent chez tous les Despotes Ecclesiastiques²⁰», comme le prouve, ajoute enfin notre auteur, «l'histoire de l'église²¹». Le despotisme oriental tend alors à l'Occident un miroir où se réfléchit sa propre histoire, de sorte qu'en intégrant à l'image de soi la figure de l'autre, cette dernière devient le révélateur par excellence de soi-même. Au reste, de tels parallèles seront appelés à traverser tout le siècle, du moins jusqu'aux *Ruines* (1791) de Volney qui, tout en exaltant l'œuvre de la Révolution, esquisse en creux un rapprochement saisissant entre les vestiges de Palmyre et de Versailles²².

Tantôt Versailles se retrace sous les traits d'une nouvelle Palmyre, tantôt le Pape prend la figure d'un despote oriental, tantôt

16. Nicolas-Antoine Boulanger, «Les revolutions de la nature sources primitives de toutes les erreurs humaines», ouvr. cité, § 3e, p. 11.

17. Nicolas-Antoine Boulanger, ouvr. cité, § 10e, p. 52.

18. Nicolas-Antoine Boulanger, ouvr. cité, § 10e, p. 53-54.

19. Nicolas-Antoine Boulanger, ouvr. cité, § 13e, p. 75.

20. Nicolas-Antoine Boulanger, ouvr. cité, § 18e, p. 107.

21. Nicolas-Antoine Boulanger, ouvr. cité, § 18e, p. 111-112.

22. Sur «cette dialectique où s'affrontent en images antithétiques les vestiges de Palmyre-Versailles et le “le tumulte laborieux des Assemblées”», voir Jean Ehrard, «Volney ou la Révolution mélancolique», *L'invention littéraire au XVIII^e siècle. Fictions, idées, société*, Paris, PUF, coll. «Écritures», 1997, p. 234 sq.

Louis XV apparaît en Asiatique tolérant et tantôt le nom de Zeokinizul donne plus d'éclat à la magnificence et aux plaisirs d'un roi de France : que conclure de telles images, si ce n'est qu'à chaque fois celles-ci se fixent en intégrant à soi une figure de l'autre? De fait, leur composition procède d'une logique du rapprochement analogique où la représentation de soi se fait en fonction d'un parallèle assez libre avec une altérité qui s'y trouve incluse. Jusqu'à ce jour, pourtant, on s'est fort peu étonné de la singularité de ces principes de composition. C'est pourquoi j'aimerais conclure en interrogeant rapidement la nature de ces curieux parallèles entre Orient et Occident au sein desquels s'invente un aspect essentiel de la représentation de soi à l'âge classique. Le rappel d'un passage tiré de la seconde préface de *Bajazet* (1672) m'en donne l'occasion, alors que Racine y répond à ceux qui s'étonnent qu'il ait osé porter sur la scène un épisode aussi récent de l'histoire turque :

On peut dire, écrit Racine, que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps [...] C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens²³.

«On les regarde comme anciens» : autrement dit, la scène française s'ouvre à l'altérité de l'Orient dans la mesure où celle-ci peut y paraître sur le même pied que l'antique. Je dirai davantage : en définissant la forme par excellence de l'altérité, l'Antiquité suscite non seulement l'ambition de l'imiter pour s'en approprier le génie, mais module suivant les mêmes principes d'inclusion le rapport à l'autre en général. En ce sens, faire paraître le roi de France sous la figure d'un sultan Zeokinizul me semble participer de la même attitude intellectuelle et rhétorique que celle d'un Voltaire qui, peignant Louis XV sous les traits de l'empereur Trajan dans le *Temple de la Gloire*, s'approche du roi à la fin de la représentation et lui demande : «Trajan est-il content²⁴?»

23. Jean Racine, *Œuvres complètes*, éd. Raymond Picard, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1950, vol. I, p. 530-531.

24. Anecdote fameuse que rapporte, entre autres, l'article «Voltaire» du *Dictionnaire des Lettres françaises. Le XVIII^e siècle*, édition revue et mise à jour sous la direction de François Moureau, Paris, Fayard, coll. «Encyclopédies d'aujourd'hui», 1995, p. 1347.

Cette logique (déconcertante) du parallèle oratoire entre le monde ancien et un monde qui invente sa modernité en l'imitant constitue, pendant tout l'âge classique, une sorte de mode fondamental du rapport à l'autre qui se rejoue à nouveau dans la manière dont le XVIII^e siècle intègre l'Orient à la représentation de soi.

Ce mode fondamental du rapport à l'autre est d'autant plus fécond qu'il est extrêmement souple et polyvalent, la pratique du parallèle oratoire invitant plutôt à glaner ses matériaux en fonction d'une logique de l'analogie fabuleuse qu'à appréhender la positivité ou la singularité d'un phénomène historique. De fait, les parallèles avec l'Antiquité ont, depuis la Renaissance, inspiré les entreprises les plus diverses. C'est tantôt la monarchie française qui, en paraissant sous des figures reprises à l'antique, entend associer grandeur et universalité à la représentation de l'État ; ce sont tantôt des écrivains ou des artistes qui donnent aux tableaux les plus hétérodoxes du libertinage une couleur qu'ils empruntent aux Anciens. Il en va de même des parallèles avec l'Orient. Leur caractère tout aussi protéiforme et théâtralisé engendre des représentations qui, *à la fois*, permettent de magnifier et de relativiser la mise en scène de soi. C'est même dans la mesure où celle-ci s'effectue sur le même mode que le parallèle oratoire avec les Anciens qu'elle est susceptible d'une telle diversité. Non pas unités différentielles, comme inviteraient à le croire les *postcolonial studies*, mais figures qui s'entremêlent, Orient et Occident donnent ainsi à voir une image de soi fondée sur une profusion ambivalente de parallèles entre deux mondes : c'est là, du moins, l'une des leçons essentielles que comportent les turqueries et les chinoiseries de l'âge classique.